



Derrière les voiles et les masques : des visages

Au XVI^e siècle apparaît la *commedia dell'arte*, forme de mascarade où les acteurs masqués déploient leur créativité et expriment leur vitalité en improvisant sur scène à la joie de tous. Dans son sillage et dans le même esprit, des danses folkloriques venues de Bergame seront à la mode tout au long du XVIII^e siècle. Toujours dans la même veine, un divertissement intitulé *Masques et bergamasques* est créé le 1^{er} mars 1919 à l'Opéra-comique, sur un livret de René Fauchois, avec une musique de scène de Gabriel Fauré dont est issue sa suite d'orchestre opus 112. Et voilà qu'un siècle plus tard, à une année près, Bergame se trouve à l'épicentre d'une épidémie où la danse vire au macabre. Les masques perdurent, mais la joie n'y est plus. Les cercueils s'empilent sans que celles et ceux qui y ont été déposés aient toujours pu bénéficier — contraintes épidémiques obligent — de l'accompagnement que l'*ars moriendi* avait jadis mis au point pour adoucir la peine de la séparation. Et ce sont ces mêmes lombards qui du fond de leur épreuve nous montrent l'exemple en inventant mille manières de dire merci — donc de manifester sa reconnaissance et de se reconnaître mutuellement — et de nouveaux modes de vivre ensemble chacun chez soi, dans une sorte de communion laïque qui peut se passer de la proximité des corps. Quant à la mascarade, le temps viendra de savoir si, en France comme en Italie, elle a précédé l'émergence de l'épidémie.

Faire religion par temps de crise

Revenons une dernière fois à ces consignes divergentes mais qui ont en commun le présupposé que le danger peut venir de l'autre qu'on croise, totalement à

rebours de ce qu'est censée sous-tendre la fraternité laïque de notre devise républicaine. Version actualisée du *homo homini lupus* repris par Thomas Hobbes dans son *Leviathan* ? Résurgence du mot sartrien selon lequel « l'enfer, c'est les autres » ? Non, l'heure est en vérité plus que jamais à l'hospitalité. Sans naïveté ni angélisme : il y a la face claire et découverte de l'hôte qui donne en recevant, et la face sombre et cachée de l'hôte qui peut s'avérer hostile et dangereux, parfois même sans le vouloir ni le savoir quand il est porteur sain. Le risque est désormais à la fois partout et nulle part, pouvant surgir du dehors comme du dedans : prise de conscience on ne peut plus anxiogène et déstabilisante, mais qui ne saurait nous dédouaner d'une autre prise de conscience en forme d'impératif, celui d'être plus solidaire que jamais, à la mesure des précarités et des isolements qu'induit cette crise inédite par son ampleur et ses impacts.

[Comment dès lors se lier et se relier](#) quand l'urgence sanitaire commande de s'isoler ? Comment faire religion quand les obsèques doivent se faire à huis-clos ? Comment faire son deuil quand la plus stricte intimité parfois souhaitée lorsque le mort était trop célèbre devient absolument obligatoire et stricte au point d'avoir désormais à être enseveli ou incinéré quasiment seul ? Être incité à se présenter aux urnes des mairies tout en étant sommé de fuir celles des crématoriums : même s'il y a de quoi s'interroger sur la cohérence des décisions prises, la tension éthique induite par ces impératifs contradictoires se retrouve et s'éprouve dans cette opposition frontale entre la dynamique sécuritaire qui commande de se séparer, et l'élan solidaire qui pousse à se rapprocher.

Une anthropologie de l'immatérialité

Se rapprocher physiquement et corporellement du moins. Dès lors, pour celles et ceux qui voudraient encore et toujours réduire nos êtres à leur seule dimension matérielle, on ne voit pas trop comment sortir de l'impasse. Mais pour celles et ceux qui élargissent leur vision anthropologique et leur hospitalité à la part immatérielle de l'humain, l'espoir demeure, avec cette conviction : la distanciation sanitaire des corps n'est pas irrémédiable, la séparation entre recueil et recueillement n'empêche ni fraternité républicaine ni communion laïque, il y a vraiment moyen de rester proches sans risque de se contaminer. Si cette proximité exclut le toucher, elle n'empêche pas le tact, et elle continue à passer par la vue et par l'ouïe, que ce soit en respectant une distance minimale entre les corps ou en passant par la médiation d'écrans informatiques, de câbles

téléphoniques ou d'ondes en tout genre, efficaces et bienvenues quel que soit alors l'écart qui sépare ces mêmes corps.

Nous sommes en guerre ! Sans aucun doute, si ce mot d'ordre est motivé par la mobilisation urgente et générale — armée comprise — de toutes les bonnes volontés contre un ennemi commun qui a la particularité d'avoir une cuirasse sensible à l'alcool, au savon et aux détergents. Sans doute pas, si l'étendard brandi avec ce slogan sert à masquer des motifs inavouables publiquement : ceux que Corine Pelluchon (1) prend soin de dévoiler et de dénoncer en nous rappelant qu'il ne faut pas confondre l'état d'urgence avec l'état d'exception. Les contraintes imposées au nom de l'épidémie, loin de la mettre sous cloche, doivent être l'occasion de réinventer notre démocratie. Et les restrictions de liberté justifiées par des raisons sanitaires ne sauraient être l'alibi d'un surcroît d'injustice, en particulier à l'égard des plus fragiles d'entre nous. Entre compagnon d'armes blessé suppliant qu'on l'achève sur un champ de bataille et senior infecté appelant à l'aide sous un champ stérile, on n'est pas sur le même théâtre des opérations !

Le masque et l'oxygène

Nous sommes en guerre : peut-être, mais pas en guerre civile. Contre un virus, et pas contre des personnes cette fois-ci ; pas sans elles non plus. On a vu les motifs de tension qui ne sauraient devenir des zones de conflit, et que la mise en place de « cellules éthiques de soutien » préconisées dans un avis récent du [CCNE](#) publié en réponse à une saisine du ministre de la Santé devrait contribuer à apaiser, ou à reporter en aval de la crise, quand il s'agira d'en tirer ensemble des leçons. En particulier s'agissant du manque de masques dont souffrent encore bien des acteurs sur le front, que ce soit dans le monde du soin institutionnel, ou parmi celles et ceux qui à leur manière prennent aussi soin de l'ensemble des citoyens que nous sommes en continuant de fidèlement pourvoir à leurs besoins de base, alimentaires, énergétiques, financiers, administratifs et autres.

Masque attendu, masque tendu pour y insuffler l'oxygène, masque dont l'un des ancêtres est la *persona*, ce porte-voix des acteurs du théâtre antique, à l'origine de ce qui est devenu la personne. Une personne que cette nouvelle crise fragilise, et qu'il convient de préserver des dommages collatéraux d'une guerre qui ne fait que commencer. Une personne présente derrière chaque masque porté quand il y

en a : autrement dit un visage, de soignant ou de soigné, à considérer avec une attention d'autant plus attentionnée qu'il est devenu quasiment invisible pour raisons de santé publique. Mais il reste audible, et capable d'entendre, donc de recevoir les paroles apaisantes et consolatrices auxquelles tout humain peut prétendre, *a fortiori* quand la mort est au bout du chemin.

Joël Ceccaldi, ancien médecin d'hôpital et référent des aumôneries sanitaires et médico-sociales de la région Nouvelle-Aquitaine

Lire la première partie de cette réflexion en cliquant [ici](#).

(1) Voir le texte de Corine Pelluchon intitulé « Etats d'urgence, états d'exception : quelles justices, par temps de crises et de catastrophes ? », paru dans *Approches*, n° 149, avril 2012, p. 55-68.